

**L'IN**  
D'APRÈS **STI**  
**TUT**  
**BENJA**  
**MENTA**

DE ROBERT WALSER

Création du 8 au 13 juillet 2016  
(relâche le 10)  
dans le cadre  
de la 70<sup>e</sup> édition  
du Festival d'Avignon

**Mise en scène**  
Bérangère Vantusso

COMPAGNIE  
trois  
six  
trente



## PROLOGUE -L'ÉLAN

Chaque nouvelle création de la compagnie trois-six-trente prend sa source dans la précédente. Le travail entamé en 2006 avec les marionnettes hyperréalistes est en questionnement permanent, il doit se réinventer à chaque spectacle.

Après *Le rêve d'Anna* d'Eddy Pallaro créé en 2014, je souhaite suivre la piste d'un «réalisme fantastique» en sortant nos personnages d'une forme de quotidienneté. Je veux également transformer la relation acteur/marionnette en les considérant, cette fois, comme une seule population de personnages sur le plateau, les premiers n'étant pas seulement au service des seconds.

Ce désir de transformation et de fantastique s'est amplifié avec la rencontre esthétique du peintre flamand Micaël Borremans (ses tableaux illustrent ces pages). Peintre réaliste, doué d'une technique brillante, il peint des sujets sortis d'un monde absurde, hautement poétique, très ancré dans le réel et à la fois totalement fantastique. Un détail, un décor, un cadre, une couleur sur la peau, il déplace le monde en ouvrant des espaces à la fois familiers et étranges, toujours très théâtraux. Après Ron Mueck en 2005 qui a ouvert la voie à nos marionnettes hyperréalistes, Borremans est certainement un artiste important pour la suite de notre travail.

J'ai cherché pendant de longs mois le texte qui donnerait l'élan à ce renouvellement, c'est finalement par le détour du cinéma des frères Quay que j'ai découvert *L'Institut Benjamenta* de Robert Walser.

Le sujet a immédiatement éveillé mon intérêt : une école où l'on forme des domestiques.

Obéir, s'effacer, se soumettre, exécuter, se taire, servir.

Ordonner, dominer, inculquer, se faire servir.

C'est une question immense à aborder aujourd'hui.

Cette dialectique du maître et de l'esclave est un appel très inspirant pour la marionnette qui ne prend vie que lorsque quelqu'un se met à son service, mais qui impose à celui qui l'anime de ne plus se mouvoir pour lui-même mais pour l'autre.

Ensuite la lecture du roman a été un vrai choc littéraire.

Une langue limpide, modeste et vive. Souvent drôle. Robert Walser fait un pas de côté et s'extrait de tout dogmatisme. Il propose un «être au monde» singulier qui m'a réjoui autant que réconfortée : profondément bon en étant cruel, profondément subversif en étant docile.

Le personnage central, Jacob von Gunten, anti-héros walsérien, me touche vraiment. Il se revendique faible et petit, en retrait des contingences, mais toujours prêt à se révolter et à partir. Il ne craint pas de recommencer, il n'a rien à perdre ou à gagner, il ne possède rien. Il écrit et déclare ne pouvoir respirer «que dans les régions inférieures».

Au-delà de cette micro-société qu'il me plaît de sonder, *L'Institut Benjamenta* est un immense appel au rêve. C'est un conte mystérieux dont les héros seraient joués par les personnages de Borremans.

Les portes se dérobent, l'onirisme tient lieu de réalité, on y apprend des chants et d'étranges chorégraphies, les fantômes s'incarnent et le réel s'effondre avec grâce.

Il y a là un monde entier à inventer où l'obéissance pure deviendrait la plus grande transgression.

# L'INSTITUT BENJAMENTA - UN CONTÉ

«Nous apprenons très peu ici, on manque de personnel enseignant, et nous autres, garçons de l'Institut Benjamenta, nous n'arriverons à rien, c'est à dire que nous serons tous plus tard des gens très humbles et subalternes. L'enseignement qui nous est donné consiste principalement à nous inculquer l'obéissance et la patience, deux qualités qui promettent peu de succès, voire pas du tout. Des succès intérieurs, certes. Mais quel profit tire-t-on de ceux-là ? Les victoires intérieures vous donnent-elles à manger ?».

Ce sont les premières lignes de L'Institut Benjamenta, énoncées par Jacob von Gunten. Fils de bonne famille, rien ne le prédestine à entrer à l'Institut, c'est une démarche volontaire, une forme de renoncement. Obéir sans discuter est une discipline du corps et de l'âme qui lui procure de curieux plaisirs : être réduit à zéro tout en ébranlant le sacro-saint règlement. L'Institut est dirigé par le frère et la sœur Benjamenta. Lui est une sorte d'ogre autoritaire et brutal. Elle est la seule femme de cette étrange maison et la seule à enseigner encore. Princesse solitaire et tourmentée, elle est l'objet de tous les fantasmes. Elle mourra de n'avoir jamais été aimée. Les autres garçons de l'Institut apprennent continuellement la seule leçon qu'on leur enseigne : «Comment un garçon doit-il se conduire ?». Ils attendent d'être «placés chez un bon maître».

Sous la forme d'un journal, Jacob – le prince – décrit ses condisciples, sort en ville, observe le directeur et sa sœur. Sans le vouloir, il déstabilise l'autorité car le plaisir qu'il éprouve à devenir un «beau zéro tout rond» se transforme en transgression ; les valeurs séculaires enseignées deviennent obsolètes et l'Institut finit par disparaître. (À cet égard, Jacob von Gunten pourrait faire penser à *Yvonne Princesse de Bourgogne* de Gombrovicz).

Révolté Jacob ? Non. À l'écart, délicatement subversif comme un enfant qui n'aurait rien perdu de sa spontanéité radicale. Son credo : «Être insignifiant et le rester». Pour autant, cette attitude ne relève pas d'une éthique chrétienne où l'humilité et le dévouement permettraient d'accéder à une vie supérieure. Seul le présent compte. Le domestique ne nourrit pas l'espoir d'une amélioration future, tout ne fait que continuer son cours pour finalement disparaître.

«Du reste il y a beaucoup, beaucoup d'esclaves, parmi nous autres hommes modernes orgueilleusement prêts à tout. Peut-être sommes-nous tous quelque chose comme des esclaves, dominés par une idée universelle grossière, irritante, toujours en train de brandir son fouet». Ce conte s'ancre subtilement dans le réel. L'Institut Benjamenta ressemble à une critique de la vie docile, soumise aux volontés d'autrui et dont les potentialités sont gâchées à force d'aliénation. Walser n'esquisse pas d'alternative révolutionnaire, n'impose pas de solution, il propose plutôt une forme de vanité positive et ramène chaque individu à lui-même : si tout est vide, seul le présent peut avoir un sens. L'individu n'est rien. Et tout.

Après l'effondrement de l'Institut, Jacob et le directeur partent vers le désert, nouveau «zéro» à inventer.

«Et si je me brise et me perds, qu'est-ce qui sera brisé et perdu ? Un zéro. Moi individu, je ne suis qu'un zéro. Mais au diable maintenant la plume ! Au diable la pensée ! Je vais avec Monsieur Benjamenta dans le désert. Je verrai s'il n'y a pas moyen de vivre aussi au désert, de respirer, d'être, de vouloir sincèrement le bien et de le faire, de dormir la nuit et de rêver. Bah ! Maintenant je ne veux plus penser à rien. (...) Allons, adieu, Institut Benjamenta».

# PREMIÈRES VISIONS

«(...) On manque de personnel enseignant, c'est-à-dire que Messieurs les Educateurs et Professeurs dorment, à moins qu'ils ne soient morts ou en léthargie ou pétrifiés, peu importe, en tous cas, nous ne tirons d'eux aucun profit. À la place des maîtres qui, pour je ne sais quelles raisons bizarres, sont effectivement couchés là, pareils à des morts et somnolent, c'est une jeune dame qui nous fait la classe et nous dirige».

Dès la troisième page du roman apparaît cette vision étrange qui oriente toute la lecture de l'œuvre, jetant le doute sur la véracité des faits rapportés par Jacob von Gunten dans son journal. Régulièrement il ponctue son récit de phrases courtes qui entretiennent ce trouble :

«Me tromperais-je ? Mon dieu il m'arrive parfois de ressentir tout mon séjour ici comme un rêve incompréhensible».

L'un des enjeux de la mise en scène sera de créer un monde qui soit faux tout autant que vrai. Cette ambivalence reposera en partie sur l'emploi des personnages hyperréalistes avec lesquels nous travaillons depuis plusieurs années.

Les garçons-élèves de l'Institut Benjamenta arriveraient le jour de la rentrée avec un grand sac de sport. Dans ce sac : leur marionnette, comme un outil d'apprentissage, un autre «moi» qui deviendra

celui du service. Les cinq garçons (acteurs) de l'Institut auront donc chacun leur marionnette. Chaque personnage se construira dans un va et vient entre l'acteur (endossant le «moi» intime) et la marionnette (endossant le «moi» domestique).

Hyperréalistes, les marionnettes mesureront une tête de moins que l'acteur, leur dimension permettra ainsi de mettre en scène les deux «moi» dans le même cadre puisque le spectateur verra les deux «parties» du personnage en un seul regard.

L'autre axe de travail qui est complémentaire du premier vient d'une recherche sur l'acteur manipulé que la compagnie mène en lien étroit avec les marionnettes hyperréalistes. Nous cherchons à faire de l'acteur une marionnette, comme nous faisons de nos marionnettes, des

humains. La consigne centrale est que l'acteur préserve impérativement une qualité de mouvement naturaliste. Pas de mouvement de «pantin», ni de stylisation du geste, comme a pu le chercher Ariane Mnouchkine lorsqu'elle a créé *Tambours sur la digue*. Le contraire : l'acteur jouant avec deux ou trois personnes dans son ombre qui commandent ses mouvements et le dépossèdent de ses intentions. Cette nouvelle «figure théâtrale» rassemble les acteurs et les marionnettes sur la scène en créant une seule et même population fantasmagorique. Elle élargit la voie exclusive de l'acteur au service de la marionnette, en ouvrant la voie de l'acteur au service de l'acteur.

Vingt-deux corps seront mis en jeu pour raconter *l'Institut Benjamenta*, des binômes flottant entre vraisemblance et fantastique. Et tous pourront être animés par chacun, et chacun par tous, démultipliant les modes de jeu, et ouvrant sur la complexité des relations. Ainsi on pourrait imaginer : l'actrice jouant la sœur animée par tous les acteurs garçons ; l'acteur-frère animé par l'acteur-Jacob et la marionnette-Jacob par tous les autres acteurs.

Tant de possibilités théâtrales pour déployer l'histoire du renversement de l'Institut Benjamenta par Jacob von Gunten, «beau zéro tout rond».



# ROBERT WALSER, LE SUBVERSIF

Écrivain suisse de langue allemande, Robert Walser fut admiré de son vivant par Franz Kafka, Robert Musil, Walter Benjamin et Thomas Mann. Sa renommée ne dépassa guère le cercle de ces grands écrivains.

Né en 1878 à Bienne dans le canton de Berne, Robert Walser pérégrina à Bâle, Stuttgart, Berlin, Tübingen, Zürich. Il collectionna les emplois modestes d'homme à tout faire auprès d'un ingénieur, d'employé aux écritures dans une banque, d'élève dans une école militaire, de domestique dans un château, de bibliothécaire... On songe à Bartleby, héros lunaire et inclassable d'Herman Melville.

Les écrits de Robert Walser se situent sur la ligne de faille du changement de siècle. Le monde des aristocraties s'ébranle ainsi que celui des bourgeoisies se croyant éternellement porteuses de valeurs subtiles et héroïques et du « progrès universel ». Chacun à leur façon, des écrivains comme Walser, Kafka, Musil ou Benjamin furent les sismographes artistiques et philosophiques de l'ébranlement des rapports sociaux. Joie, spontanéité, rêves et poésie y semblent devenus inutiles, évaporés. Dressage, soumission et aliénation prolifèrent et gagnent en consistance.

Dans l'euphorie de sa vie berlinoise, Walser publie coup sur coup trois romans – Les enfants Tanner en 1907, Le commis en 1908 et L'Institut Benjamenta en 1909. Le reste de son œuvre est essentiellement constitué de proses courtes qu'il publiait dans les journaux sous forme de feuilletons (très en vogue à cette époque) et de poésie.

En 1918, Walser traverse une crise de son écriture qui l'amène à rédiger ses textes au crayon dans une écriture microscopique, sur des « bouts de papiers » hétéroclites (cartes de visites, tickets de caisse, factures...). Il recopie à la plume ce qui lui paraît publiable. Ce qu'il nomme lui-même son « territoire du crayon » se révélera une immense matière de textes inconnus qui seront décrits et publiés bien après sa mort.

Au cours de l'année 1929, alors qu'il est sujet à de profondes crises d'angoisse, Walser est interné à l'hôpital psychiatrique de Waldau, où il continue d'écrire. Puis en 1933, il est interné contre sa volonté à Herisau et renonce définitivement à écrire quoi que ce soit. Sa vie est rythmée par de longues promenades et les tâches qu'il doit accomplir à l'hôpital.

Le jour de Noël 1956, il part marcher comme il en avait l'habitude et meurt dans la neige.

Dans sa préface de L'Institut Benjamenta, Marthe Robert la traductrice écrit : « L'expérience réelle et la fantasmagorie sont ici dans un rapport poétique qui fait invinciblement penser à Kafka, dont on peut dire qu'il n'eût pas été tout à fait lui-même si Walser ne l'eût précédé ». L'Institut Benjamenta était d'ailleurs son roman préféré.



« IL EST DOUX D'OCCUPER CES RÉGIONS D'OU S'APERÇOIT AU LOIN LE RESTE DES HOMMES QUI S'ÉPUISENT EN EFFORTS DE JOUR ET DE NUIT POUR S'ÉLEVER AU FAÎTE DES RICHESSES OU S'EMPARER DU POUVOIR. » LUCRÈCE

## DISTRIBUTION

Adaptation **Bérangère Vantusso et Pierre-Yves Chapalain**  
Mise en scène **Bérangère Vantusso**  
Collaboration artistique et scénographie **Marguerite Bordat**  
Musique **Arnaud Paquette**  
Costumes **Sara Bartesaghi-Gallo**  
Lumières **Jean-Yves Courcoux**  
Marionnettes **Marguerite Bordat, Einat Landais, Cerise Guyon, Carole Allemand, Michel Ozeray / Perruques Nathalie Régior, Déborah Boucher**  
Collaboratrice/mouvements **Stefany Ganachaud**  
Avec **Boris Alestchenkoff, Pierre-Yves Chapalain, Anne Dupagne, Guillaume Gilliet, Christophe Hanon, Philippe Richard, Philippe Rodriguez-Jorda**

Régie générale **Philippe Hariga**  
Régie son **Vincent Petruzzellis**  
Administration et production **Christine Tiana**  
Diffusion et communication **Florence Kremper**

## CALENDRIER ET PRODUCTION

Le spectacle sera en répétition entre avril et juin 2016.

Production :  
La compagnie trois-six-trente,  
Le Théâtre du Nord – CDN Lille Tourcoing Nord-Pas de Calais,  
Théâtre Olympia – Centre dramatique régional de Tours,  
Scènes Vosges à Épinal,  
Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – Centre dramatique national,  
Festival d'Avignon,  
TJP, Centre Dramatique National d'Alsace – Strasbourg,  
FMTM – Le Festival Mondial des Théâtres des Marionnettes de Charleville-Mézières,  
Théâtre Jean Arp Clamart,  
L'Hectare, scène conventionnée de Vendôme.

Bérangère Vantusso a bénéficié d'une résidence à la Maison du Comédien Maria Casarès.

La Compagnie trois-six-trente est une compagnie conventionnée par le Ministère de la Culture – Drac Lorraine et est conventionnée par le Conseil régional de Lorraine pour la période 2015 – 2017.

Avec le soutien de la SPEDIDAM 

L'Institut Benjamenta est édité chez Gallimard – L'imaginaire  
Traduction Marthe Robert.

## CONTACTS

Bérangère Vantusso — [berangere.vantusso@troissixtrente.com](mailto:berangere.vantusso@troissixtrente.com)

Christine Tiana 06 21 38 03 06 — [christine.tiana@troissixtrente.com](mailto:christine.tiana@troissixtrente.com)

Florence Kremper 06 74 68 16 43 — [florence.kremper@troissixtrente.com](mailto:florence.kremper@troissixtrente.com)